

Deux générations dans la débîne

Enquête dans la pauvreté ouvrière

Jean-François Laé, Numa Murard

par Pierre Blavier, École des hautes études en sciences sociales (EHESS).

Comptes rendus de lectures

2011

Bayard
420 pages

Cet ouvrage vise à décrire les conditions et modes de vie de ce que Karl Marx appelait le « lumpen-prolétariat », c'est-à-dire des personnes qui vivent dans une profonde misère matérielle puisque des besoins élémentaires comme le logement et l'alimentation ne sont pas assurés. Pour cela, les sociologues Jean-François Laé et Numa Murard s'appuient sur deux enquêtes de terrain à trente ans d'intervalle (la dernière en 2010, la première en 1980 présentée comme archive) dans un même quartier d'Elbeuf (banlieue de Rouen). Après avoir été introduits par une famille de l'endroit, ils y ont résidé plusieurs mois, ont rendu des visites répétées aux habitants (quatre-vingts familles), ont écouté leurs paroles, consigné leurs histoires de vie, et les ont accompagnés dans diverses institutions (le tribunal, le bureau d'aide sociale...). Ils ont aussi consulté des dossiers de l'administration sociale locale, qui peine à endiguer une telle misère : ainsi, plus de 40 % des familles ne vivent que de secours, d'allocations et de prestations sociales.

Ce travail ethnographique approfondi permet de décrire de près des personnes « qu'on ne voit pas autrement », et de le faire de manière transversale, sur leurs pratiques budgétaires concernant le logement, l'alimentation, ou des comportements de dépendance, mais aussi sur leurs rapports à la famille, à l'emploi, à la justice. À la différence d'autres enquêtes sur la précarité, les deux sociologues n'éluent pas les difficultés qui sont le lot quotidien d'une telle démarche : aller au-delà des récits

d'autojustification des enquêtés ; dépasser la violence parfois latente et repoussante : « *La violence est ce qui nous sépare le plus des Blanchardins* », l'une des familles enquêtées, écrivent ainsi les auteurs (p. 385) ; surmonter le dépit suscité par les récits de vie : « *c'est le désastre* » (p. 33), « *nous sommes fatigués* » (p. 49), « *en fait on n'en peut plus* » (p. 195) ou les refus fréquents de participer à l'enquête : « *se faire claquer la porte au nez* » (p. 137) ; faire les choix d'engager l'enquête dans telle ou telle voie : « *il faudrait reconstituer l'arbre généalogique (très touffu) – un ou deux mois de travail* » (p. 34) ; les barrières administratives : « *Nous demandons à lire les dossiers individuels, mais là, il faut adresser une demande par courrier au maire* » (p. 49) ; le retour sur des notes de terrain nécessairement lacunaires : « *Qui dit vies en morceaux dit enquête en morceaux* » (p. 57) ; la question d'entretenir ou non des liens avec le terrain d'enquête une fois qu'il a été quitté (p. 137). Le lecteur pourra se demander toutefois comment ils ont pu arriver jusqu'à des scènes familiales très intimes, par exemple des disputes conjugales (p. 367) dont une part est sans doute reconstituée.

Les auteurs décrivent une série de traits de cette population très pauvre, notamment les négociations pied à pied avec les travailleurs sociaux pour obtenir l'allocation d'aide au logement ou des tickets d'aide alimentaire ; l'importance de l'« *achat par lot* » (p. 330) et du congélateur comme « *arme principale contre la pénurie* » (p. 333) que l'on remplit au

début du mois ; les changements d'adresse pour éviter les contrôles, ce qui se traduit par des expulsions et des boîtes aux lettres factices ; les pertes d'emploi qui peuvent marquer le début d'une déchéance : « *dans un chômage protégé, puis dans une pauvreté sans espoir de retour* » (p. 14) et annoncent de petites retraites ; la « *vie sociale intense* » (p. 286) d'échanges et de solidarité à l'intérieur de la cité ; les limites de cette solidarité lorsqu'il s'agit de garder sa respectabilité et d'éviter d'être ouvertement dénigré comme « *cassos* » (p. 103). Il faut aussi mentionner les remontrances des magistrats au tribunal ; la pratique qui consiste à « *faire tourner ses dettes* » (p. 286) pour se ménager des possibilités d'emprunt ; la débrouille à travers la récupération de métaux ; la fréquence des accidents en tout genre et des incidents auxquels se mêle la police (p. 271) ; le poids, enfin, des ruptures familiales dans les trajectoires. C'est d'ailleurs aux auteurs que l'on doit en partie la diffusion de l'expression « *vivre à la colle* », utilisée en tant que telle par les enquêtés et qui désigne le fait d'être hébergé sans participer aux frais du logement, en particulier pour des hommes qui vont ainsi d'un appartement à un autre jusqu'à se retrouver à la rue(1).

En ce qui concerne l'évolution entre les deux enquêtes (1980-2010), J.-F. Laé et N. Murard constatent que leur problématique initiale s'est transformée : « *Les raisons économiques nous servaient de guide à l'époque, mais elles masquent d'autres attentions à des questions plus*

existentielles. Nous le disions déjà, mais nous n'allions pas jusqu'à l'écrire » (p. 196). Ils notent la destruction de certains bâtiments, l'élévation des niveaux d'étude, la réduction du nombre de familles nombreuses, et la tendance à une décohabitation et une prise d'indépendance plus forte, plus précoce. Ils ont aussi l'impression qu'« avec Internet et le téléphone portable, on écrit et on parle plus souvent et plus longtemps, on s'exprime beaucoup plus » (p. 254), autrement dit que les récits de vie s'énoncent plus facilement. Enfin, ils constatent que « le RMI [revenu minimum d'insertion] et le RSA [revenu de solidarité active] ont tout de même été un progrès. On ne va plus chercher la soupe et les bons alimentaires » (p. 258)(2), ce qui dénote une amélioration des conditions de vie au bas de la distribution des revenus.

Cette étude est très riche. Elle fait une place à la difficulté et au déroulé de l'enquête, qui adopte le point de vue de ce milieu pauvre peu visible par ailleurs, et en relève de nombreux traits, et elle propose finalement une contribution remarquable à l'étude du devenir des régions anciennement industrielles et ouvrières. Mais si tout cela s'appuie sur une démarche d'enquête opiniâtre et au long cours, on peut interroger le style d'exposition des matériaux et la manière d'en rendre compte.

En effet, l'ouvrage se situe à mi-chemin entre une démonstration ethnographique et un récit littéraire. Si les sociologues n'ont pas tout à fait le style littéraire qu'on trouve chez Émile Zola ou Florence Aubenas(3), ils reconnaissent néanmoins : « Et encore,

on en a sûrement gâché les trois quarts [du réel qui était donné par l'enquête], il faudrait être écrivain, là où nous sommes de vulgaires contrebandiers ». De même, leur récit n'a pas la teneur d'une autobiographie comme l'« autorécit » publié par Jean-François Laé et Arlete Farge(4) à partir du cahier autobiographique d'un enquêté. Mais, d'un autre côté, ils n'ont pas non plus la rigueur descriptive qu'on peut attendre aujourd'hui d'une telle enquête ethnographique, ce qui est problématique à plusieurs titres. D'abord, plusieurs idées sont exprimées comme si les énoncer suffisait à les démontrer : « la barrière se déplace au gré de la conjoncture économique » (p. 86), « Les petits métiers qui faisaient leur subsistance ont presque tous disparu » (p. 338), « comme toujours les licenciements économiques frappent la main-d'œuvre déqualifiée » (p. 103), « les possibilités d'organiser sa vie diminuent à mesure que grandit l'appauvrissement » (p. 230). Ce sont là des pistes fécondes et vérifiables, mais qui ne sont pas étayées empiriquement – pour laisser ce soin à d'autres enquêtes ultérieures ? On peut aussi se demander dans quelle mesure certaines caractéristiques décrites sont propres au milieu étudié, ou sociologiquement significatives, comme, par exemple, dans le cas d'une dispute familiale (chapitre 3) dont on ne voit pas en quoi elle est spécifique. Quantifier certaines pratiques par des statistiques issues soit de l'enquête soit de statistiques publiques (sur l'origine sociale, sur l'effet des politiques publiques, sur l'incidence du handicap ou des problèmes psychologiques) aurait sans

doute permis de donner au lecteur une indication de leur ampleur et donc de mieux les situer. Peut-être les sociologues auraient-ils pu donner quelques éléments permettant de situer l'étendue des faits observés : dans quelle mesure s'agit-il de situations isolées ou de pratiques courantes ?

Enfin, le style de rédaction parfois flotant, voire lyrique, nuit à la description entendue au sens basique de « rendre compte ». Des photos, dans la mesure où les auteurs lèvent l'anonymat du lieu avec leur seconde enquête, ou bien une carte, auraient permis de donner corps au lieu. Quelques manques de systématisme et d'exhaustivité induisent parfois des montées en généralité abusives [« nous avons observé la massification de... » (p. 83), alors que rien ne vient étayer cette affirmation], ou des imprécisions sur les médiateurs qui font tenir la réalité sociale (par exemple, sur les lignes de clivage et de distinction vis-à-vis des « cassosés »), ce qui rend difficile la comparaison avec l'étude des Chômeurs de Marienthal(5) ou avec des observations issues d'autres terrains similaires.

Mais peut-être que ce sentiment, d'après les matériaux recueillis, doit justement conduire à de nouvelles enquêtes, à une réflexion sur la manière de les conduire et d'exposer les matériaux, et à prolonger l'étude d'éléments peu représentés dans l'ouvrage alors qu'ils sont structurants dans les milieux populaires : les politiques sociales, le lien avec l'immigration, les (non-)rapports à la politique, les trajectoires et les vies professionnelles.

(1) Voir sur ce point Laé. et Murard, 1996, *Célibataire à la rue, Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 113, p. 31-39.

(2) Castel R., Laé J.-F., 1992, *Une dette sociale : le revenu minimum d'insertion*, Paris, L'Harmattan.

(3) Aubenas F., 2011, *Le quai de Ouistreham*, Paris, Points.

(4) Laé J.-F., Farge A., 2000, *Fracture sociale*, Paris, Desclée de Brouwer.

(5) Jahoda M., Zeisel H., Lazarsfeld P., 1982, *Les Chômeurs de Marienthal*, traduit de l'allemand et présenté par Françoise Laroche, Préface de Pierre Bourdieu, Paris, Les éditions de Minuit, collection Documents.